*De Alice de Castellane*

*Zombies en panache* venait de se terminer et le public s’était extirpé de la salle sans grande euphorie. Un navet parmi d'autres, une soirée fort peu folichonne, juste un prétexte pour sortir entre amis. Sophie, les pouces en frénétique agitation sur son *smartphone*, avait ralenti le pas, laissant le crépuscule sans lune créer un espace prégnant autour d'elle. Soudain, devant le cinéma, la guirlande de lumignons colorés s'éteignit. Presque de concert, les lampadaires se firent gris, les éclairages de sécurité des bureaux, les télévisions dans les appartements, tout disparu dans le noir de la nuit. Il fallut à Sophie quelques dizaines de secondes pour se rendre compte que la panne électrique devait avoir atteint tout le quartier. Peut-être même que de longues minutes se seraient écoulées avant qu'elle ne lève les yeux, si la batterie de son portable ne s'était vidée d'un seul coup, sans prévenir.

La jeune fille frissonna, comme si l'obscurité complète avait pu rafraîchir d'un coup l'air pourtant tiède de cette douce soirée de juillet. Ne voyant pas ses amis, elle accéléra le pas. Ils n'avaient sans doute pas encore remarqué son absence. Sophie alternait maintenant petit footing et marche rapide. Ils ne devraient plus être loin désormais. Tiens, c'était bizarre, il lui avait semblé que le *Bieh Bistrot* se trouvait avant le *Pathé*, dans l’autre sens. Elle était cependant certaine d'avoir pris la bonne direction. Elle avait dû se tromper. Non, pourtant. Non ! C'était bien le ciné juste ici devant. Elle était partie de là, comment avait-elle pu y revenir ; comment était-ce possible ? Prise de panique, Sophie redémarra au pas de course, gardant son cap et tentant de noter mentalement les commerces ou bureaux qu'elle voyait sur sa droite. Après le cinéma, le restaurant *Ouest Express*. Puis là, ça devait être l’hôtel *Dock Ouest*. Oui, c'était bien ça, la devanture était reconnaissable même sans éclairage. Tiens, d'ailleurs c’était étrange, elle n'avait jamais réalisé à quel point les étoiles offraient une luminosité aussi perceptible. Voilà ensuite le *Comptoir de l’Industrie* qu'elle connaissait bien. Elle se figea net. Un bruit de pas. Derrière elle. Et qui se rapprochait. Elle reprit sa course de plus belle. Le marcheur avait accéléré. Une voix d'homme lui cria de ralentir. Il cherchait quelqu'un qui avait un téléphone en état de fonctionner. Le sien était mort, semblait-il. Sophie réduisit son allure juste assez pour jeter un coup d'œil en arrière. L'inconnu devait avoir à peu près son âge, d'apparence inoffensive — très hipster — portable éteint à la main.

À demi rassérénée, elle s'arrêta tout à fait. Le jeune homme s'approcha et lui fit part de son étonnement. Il avait, lui aussi, constaté que la rue n'avait pas de fin et pire, que l'on revenait immanquablement à son point de départ. Les similitudes entre leurs deux perceptions — leurs mobiles tombés en panne de la même manière brutale, cette sensation bizarre de fraîcheur — contribuèrent à rassurer Sophie sur les intentions de son compagnon d'infortune. Elle décida — pour l'instant — de lui octroyer sa confiance. Tout en restant sur ses gardes.

Le jeune homme, un dénommé Louis, suggéra de chercher s'il y avait des pièces allumées dans les appartements ou bureaux qu'ils verraient. Certains habitants devaient avoir des torches, des lampes à pétrole ou encore des bougies. Ils pourraient tenter de frapper à ces portes-là. Ils reprirent leur route, notant par-ci, par-là des fenêtres illuminées, non pas d'une lumière faiblarde et vacillante, mais plutôt comme l'aurait fait une suspension halogène. Les façades ressemblaient à un calendrier de l'avent dont on aurait ouvert quelques lucarnes laissant entrevoir la vie à l'intérieur. Ici un homme lisant dans un fauteuil. Là, une femme de ménage et là une autre qui consultait un document. Louis essaya à plusieurs reprises de frapper aux portes. Rien. Les sonnettes ne carillonnaient plus et les coups résonnaient dans le vide.

Ils parcoururent deux ou trois fois la boucle et constatèrent avec effroi que les scènes semblaient avoir changé d’emplacements. Le lecteur sur son sofa se trouvait la première fois dans la maison vis-à-vis de l’hôtel, la deuxième fois à côté du *Bieh* et la troisième fois plus loin, en face du *Café des Docks*. C'était sans cesse le même homme, le même fauteuil et selon toute probabilité la même page du même livre. Sophie sentit une larme acide lui glisser dans le dos. La frayeur qu'elle ressentait face à ce constat d'effets qu'elle ne pouvait pas interpréter lui fit fondre ses jambes. Elle s'affala sur le sol. Louis s'assit auprès d'elle, tentant de la rassurer : ils devaient être en plein rêve et allaient se réveiller d'une minute à l'autre. L'essentiel était de ne pas perdre la tête, de rester zen, d'ouvrir les yeux et réfléchir. Rester zen, il en avait de bonnes, lui. D'autant plus que Sophie commençait à trembler de tous ses membres. La peur. Mais aussi le froid. Un air glacial souffla soudain sur la rue, emportant avec lui une nuée de flocons de neige. Sophie, en petite robe d'été, n'en menait pas large. Louis, qui n'avait même pas un blouson à proposer à la jeune fille, la prit par le bras et l’emmena en courant vers les arcades du *Docksite* où ils se blottirent, tentant de conserver un maximum leur chaleur corporelle.

*Sven pouffa. Ses yeux frétillaient et ses cheveux hirsutes paraissaient électrisés. Il repoussa d’un souffle une mèche qui s’était affalée sur son nez. Il aurait bien voulu la tirer derrière son oreille, mais ses deux mains étaient très occupées ailleurs.*

La neige continuait à tomber avec régularité, mais le vent s'était apaisé. Comme Sophie et Louis étaient postés en face de la scène qu'ils avaient surnommée « L'étudiant à son ordi », ils eurent tout le temps de réfléchir. Sophie se rendit soudain compte que ce tableau-là n'avait pas changé de place. Lors de chacun de leurs tours du quartier, elle avait été là, dans cette immense barre de bureaux. S'ils ne s'étaient pas trompés, c'était la seule fenêtre qui n'avait pas été repositionnée. Cette constatation leur redonna espoir. C'était à coup sûr la clé de l'énigme. Tout à leur excitation, ils ne virent pas tout de suite que la neige avait cessé de tomber. La chaleur estivale revint avec brutalité, rendant leur embrassade poisseuse et embarrassante. Si Sophie avait baissé la garde durant cet hiver impromptu, elle reprit un peu de sa méfiance face à cet inconnu qui avait surgi de manière si équivoque. Elle aurait aimé pouvoir lui faire confiance. Il avait le regard des tendres, pas de ceux qui font chavirer les midinettes, non, mais de ceux qui assurent sur le long terme.

*Et voilà, pensa Sven, on les laisse ensemble deux minutes, et bingo, ils tombent amoureux. Enfin, presque. Il poussa un hurlement et se croyant sur un trampoline, fit caracoler ses fesses sur sa chaise à roulettes. Sans jamais quitter des yeux son écran ni lâcher sa souris.*

Soudain, sans aucun signe précurseur, sans que rien ne vînt troubler leur environnement, la normalité revint. Les lampadaires et tous les éclairages urbains se remirent à briller, la neige disparut — elle ne fondit pas, elle disparut, pft !, comme par magie — des piétons commencèrent à réapparaître ça et là et le portable de Sophie émit une sonnerie nerveuse. Ses amis, s'inquiétaient, où était-elle passée ? Elle constata que seules trois minutes s'étaient écoulées depuis le début de la panne d'électricité. Et Louis qui était toujours là, bien vivant, bien réel. Il n'était donc pas un élément de cette... comment pouvait-elle appeler cela ? cette conspiration ? Elle soupira d'aise, relâchant d'un seul souffle toute la tension qu'elle avait contenue jusqu'alors. Sophie et Louis dans un même réflexe, se tournèrent ensemble vers l'immeuble de bureaux pour voir si la scène avait disparu. L'étudiant à son ordinateur était toujours là !

*Bon, c’est fini, il n’y a plus rien à mater ici, il faut circuler maintenant. Hop, hop, hop ! Sven se serait bien rongé les ongles s’il en avait eu encore un petit bout. Pourquoi ne partaient-ils pas ? Ils auraient dû rejoindre tout de suite leurs amis, soulagés que tout soit terminé, pensant avoir rêvé. Mais non ! ils restaient là, juste en face, sans bouger. Le grand gaillard fit rouler sa chaise à travers sa minuscule pièce de travail. Il tourna sur lui-même en poussant des cris de fauve. Les mains dans ses cheveux, plus hirsutes que jamais, il tira sur ses boucles, pour mieux réfléchir. Puis, d’un coup de pied, il swingua jusqu’à son écran et se mit à taper avec frénésie sur le clavier.*

Sophie interrogea Louis du regard : on reste encore un peu pour voir ce que va faire le type là-haut ou on file d’ici en vitesse ? Elle se voulait sage, mais se découvrit très curieuse. Et continuer cette aventure avec Louis lui donnait des ailes. En retournant auprès de leurs amis, dans un environnement banal, le jeune homme perdrait à coup sûr une partie de son aura. D’un commun accord, ils décidèrent de s’installer sous le parvis, en face de cette fameuse scène inamovible. Lorsque l’étudiant sortirait, ils aviseraient.

*Le projet « Rue des Docks » n’en était qu’à sa phase* alpha*. Rien d’extraordinaire donc si quelques bugs subsistaient encore. Le* big boss *comprendrait, Sven en était certain. Mais il ne lui pardonnerait pas si ces deux loustics découvraient sa planque et toutes ses notes griffonnées sur d'innombrables cahiers à spirales. Il fallait à tout prix les empêcher d’entrer dans cet immeuble. Ou plutôt, d’en sortir ! Dans un ricanement bestial, Sven aligna les 0 et les 1 à la vitesse de l’éclair. Il termina sans peine ce court module pendant que les deux tourtereaux se contaient fleurette.*

Deux heures s'écoulèrent sans que les jeunes gens ne virent le temps passer. Ils s'étaient découvert de nombreux points communs, une passion pour Luc Arbogast, troubadour moderne, un appétit pour la salade lyonnaise et le vin de Gigondas. Puis, enfin, la lumière s'éteignit dans la pièce qu'il surveillait. Louis courut se cacher à proximité de l’entrée. Dès que l’étudiant sortirait, il tenterait de retenir la porte avant qu’elle ne se referme. Ils ne le seraient alors pas difficile de retrouver le bureau et d’y mener une rapide investigation.

*Voilà ! tout était prêt. Lorsqu’il aurait quitté le bâtiment, nul doute que les zigotos allaient essayer de s’engouffrer ici. Une petite surprise les attendrait. Tout à l’heure, ils n’avaient dégusté qu’une part bien minime de la simulation Grandeur Nature qu’il avait créée. Tandis que s’ils mettaient les pieds dans l'immeuble, ils auraient tout le loisir d’en profiter. Sven ricana en se tapant sur les cuisses. Ha, ha, ha ! tout le* loisir*. Une éternité à courir d’un bout à l’autre du corridor sans issue. Disparus à jamais dans ce ruban de Mœbius. Il était très fier de cet ajout et le boss n’en saurait rien, ce passage n’avait aucune liaison avec le reste du jeu. Oh qu’il allait s’amuser. Mais il était temps de regagner ses pénates et de laisser place libre aux aventuriers de pacotille.*

Sophie rejoignit Louis discrètement. Personne n’était sorti de l’immeuble et cela faisait bien vingt minutes que la lumière s’était éteinte. Où avait bien pu passer l’étudiant ? L’adrénaline était retombée et Sophie se dit que toute cette histoire n’avait, en fin de compte, que peu d’importance. Ils avaient dû rêver, c’était certain. Alors, peut-être qu’il était l'heure de revenir dans le quotidien, de prendre le temps de se découvrir plus encore, de retrouver de bien plus naturelles et exquises sensations. « Viens, Louis, viens, on rentre ! Chez moi. » Sophie s'agrippa d’autorité au bras de son amoureux tout sourire.

*Les bugs étaient certes acceptables, mais que Sven ait tout le* loisir *de s’en mordre les doigts dans* son *corridor sans fin, c’était quand même ballot.*